

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^e pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.^o oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N^{os}. 367 à 385.

P A R I S.

Ce 9 Juin 1813.

Quelque idée extraordinaire que l'on se forme de la dimension de la coëffure actuelle de nos Dames, elle ne peut être exagérée. En effet, on voit maintenant la plus petite femme, en donnant le bras à l'homme le plus grand, s'élever au-dessus de lui de 8 ou 10 pouces, grâce à son chapeau. Y compris le nœud et les plumes, le chapeau le plus modeste a 30 pouces d'élévation.



Les fracs doublés de soie se multiplient. Cette mode ne forme-t-elle pas un contre sens avec la saison? mais de quoi m'inquiète-je? A-t-on jamais exigé que la mode fût d'accord avec les saisons ou le bon sens? Un caprice la fait naître, un caprice la détruit.



Les ceintures et les bracelets de cuir sont depuis quelque temps en faveur. Les femmes les plus recherchées dans leur parure, les ont adoptés pour le négligé: ils sont faits d'une peau très-souple, ordinairement couleur ponceau, et se ferment avec de petites boucles d'or; on les appelle bracelets *indous*. Cela se porte avec les robes de perkale ou de mousseline à longues manches.

Un vaste chapeau à la *Paméla*, sans fleurs, sans gaze, et attaché avec un seul bout de ruban; une robe écossaise, dont les garnitures remontent au lieu de descendre; un par-dessus de tissu, bordé d'une très-grosse torsade de soie et de coton; un fichu de cachemire noué comme une cravate, au-dessous de la fraise de la guimpe; des demi-brodequins de batiste écrue, garnis d'un effilé couleur de feu, telle est la toilette du matin de quelques merveilleuses, qui ont l'intention de se faire remarquer et qui n'y réussissent que trop.

L'OBSERVATEUR.

Quoi! lorsque le thermomètre est à 6 degrés, cette jolie femme qui naguères, en sortant du bal, affrontoit les rigueurs du froid le plus vif avec une tunique de gaze ou de crêpe, sent le besoin de se couvrir d'un épais cachemire! . . . Et cette jeune personne que l'on prendroit pour une sœur des Grâces, si l'on pouvoit voir sa taille svelte et la beauté de son buste, se croit ridicule, si elle n'a au moins un schall boîteux! Qu'au sortir de la danse, ou en attendant le feu d'artifice de Tivoli, nos belles s'enveloppent de la tête aux pieds, rien de mieux; le voile qui couvrira momentanément leurs attraits, n'en rendra la vue que plus piquante, lorsqu'elles en seront débarassées; mais que, partout ailleurs, les schalls, quels qu'ils puissent être leur qualité et leur prix, leur forme ou leur *étrangeté*, soient considérés comme un épisode sans goût de l'histoire de la toilette.

AL. G ***.

L'Éléphant, qui a fait courir tant de curieux au *Cirque Olympique*, ne produira pas le même effet aux *Variétés du Panorama*; il y a été au contraire on ne peut pas plus mal accueilli. Tout ce qui précède son arrivée sur la scène étant d'une nullité absolue, on avoit déjà sifflé, et la fin qui répondoit au commencement, a été traitée de la même manière. On dit que ce Vau-deville est de trois auteurs habitués à des succès; si cela est, ils pourront reprendre leur revanche; mais il faudra qu'ils choisissent un meilleur sujet; qu'ils soignent davantage leur dialogue et leurs couplets, et surtout qu'ils comptent moins sur la bêtise des auditeurs.

*

On entre gratis, les dimanches et les jeudis, au *Jardin de Richelieu*, rue de Clichy, n°. 34. L'affluence est si considérable

que les prix des cachets pour danser , et le bénéfice sur les rafraichissemens excèdent les frais de location , d'orchestre , d'illumination et de garde.

Tivoli , où la danse ne fut jamais qu'un accessoire , a conservé la plus grande partie de ses habitués ; et de nouveaux jeux , des feux d'artifice d'une plus longue durée attirent de nouveaux spectateurs.

Monsieur le Rédacteur,

Vous avez donné les lettres de deux femmes-de-chambre ; l'une (Marion) dont on n'avoit pas voulu , parce qu'elle savoit faire la cuisine et savonner ; l'autre (Clara) que l'on renvoyoit parce qu'elle ne savoit ni savonner ni faire la cuisine.

Voilà donc deux femmes-de-chambre sans place. Eh bien ! je les prends toutes les deux , toutes deux me conviennent parfaitement , j'en suis sûr.

Marion m'a l'air d'une bonne fille , naïve , simple , travailleuse . elle est depuis peu débarquée ; mais enfin elle saura bien faire du café et paner des cotelettes : c'est tout ce que je lui demande pour le matin. Durant le jour , elle lavera mes cravattes , mes gilets , mes pantalons de nankin , mes bas , mes chemises même. Le soir , elle passera tout cela au fer , et j'épargnerai de la sorte au moins la moitié de ce que ma blanchisseuse me coûte , encore mon linge sera-t-il , je gage , plus blanc qu'il ne l'est de coutume , et surtout moins frotté , moins usé.

Clara paroît un sujet intéressant. Elle me fera la barbe , elle me tournera les cheveux. Mais ce seront là les moindres services qu'elle me rendra. Je l'enverrai porter mes billets chez les beautés de ma connoissance. Elle saura mieux qu'un valet m'insinuer de l'impression qu'auront produit mes missions. Introduite plus avant chez les personnes , elle connoitra bientôt tout leur intérieur , toute leur manière d'être , leurs habitudes , leur allure. Elle me sera enfin tout-à-fait précieuse.

Je prends donc Clara et Marion à mon service. Leur condition ne sera pas trop désagréable. Je donnerai 500 francs de gages à Marion , et quarante sous par jour pour sa nourriture. Je donnerai à Clara mille francs d'appointemens et 4 fr. par jour pour sa table.

Je pense que ces arrangemens pourront leur convenir.

Je ne parle pas d'une foule de petits avantages que deux femmes-de-chambre trouvent toujours chez un garçon , ni des cadeaux que , le long de l'année , je ne manquerai pas de leur faire , si leur conduite répond à mes espérances.

Faites leur part , je vous prie , de mes propositions , monsieur le Rédacteur , et agréez l'assurance de mes sentimens distingués.

J'oubliois de faire une remarque pourtant essentielle.

Ce qui ennuie souvent les femmes-de-chambre, sur-tout celles de l'honneur dont me paroît être Clara, c'est de servir de grandes dames qui ne sortent presque jamais et qui les tiennent comme à l'attache.

Moi, je sors de bonne heure et je rentre tard. Je ne suis pas grondeur, point tracassier, point exigeant. Je paie avec exactitude. Voilà des qualités rares. . . .

Enfin, pour tout dire, les gens chez moi ne couchent pas sur des lits-de-sangle. Tout cela mérite d'être pris en considération.

Je suis votre serviteur
très-humble,

LE RÔDEUR.

~~~~~

J'étois allé, avec deux dames, voir le Muséum d'histoire naturelle; au retour, nous entrâmes au Café Turc, et, pour achever la soirée, au Théâtre de la Gaité. Dispensez-moi de vous décrire la robe à cinq garnitures, le par-dessus écossais, la guimpe à fraise et le chapeau en corbeille de fleurs de ma voisine; ce n'est pas que je n'aie en le loisir d'analyser ce dernier objet; car il m'empêchoit de voir le spectacle; mais je veux que vous connoissiez le sigisbé de cette dame. Jamais l'expression étaler ses charmes ne convint mieux qu'à ce personnage, tout crapoussin et rabougri qu'il étoit. Il falloit le voir se rouler dans son habit-sac sur les genoux d'un enfant assis derrière lui, ou quand sa belle se reculoit, en disant: « Comme ce public est différent de celui des autres fois que nous avons vu la même pièce! Il étoit alors beaucoup mieux composé. Marchandise mêlée. »

J'en conclus que ma voisine, connoissant *Alix et Blanche*, m'expliqueroit ce qu'un monstrueux chapeau ne me permettroit de voir que par intervalles à cause de l'excessive mobilité du couple.

On joue *Alix*. Des acteurs, en robe-de-chambre, à toque surmontée d'un globe d'or, ont l'épée au côté, et sur la poitrine une croix de vingt pouces carrés: l'un la porte en or, l'autre en argent, l'autre en noir; et le diadème de *Blanche* est orné d'une croix en brillans.

« Madame, dis-je à ma voisine, oserai-je vous prier de me dire si vous savez où est la scène? Est-elle, poursnivis-je; en Palestine, en Syrie, à Antioche, à Jérusalem, à Constantinople, en Flandre, en Bourgogne? . . . »

Le couple partit d'un grand éclat de rire, dont je fus d'abord interdit; puis le monsieur mordait son bambou crochu pour se retenir. — « En vérité, reprit enfin sa belle, en me toisant d'un coup-d'œil de pitié, vous me prenez pour une pensionnaire prête à subir son examen sur la géographie. Je m'en croyois quitte, et veux bien vous répondre, sans

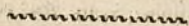


« me fâcher , que la Seine prend sa source à six lieues de  
« Dijon , et se jette dans l'Océan au Havre-de-Grace. »

Vous concevez ma surprise et mon respect pour tant de  
science dégoisée si modestement et si à-propos. — « Madame ,  
« dis-je , aime les calembourgs ; ils sont à la mode. — Mon-  
« sieur , point de lazzi , me bredouilla notre élégant hors de  
« lui de colère. Aussi , ajouta-t-il , en s'adressant à sa dame , de  
« quoi vous avisez-vous , chère *Eliska* , d'entrer en conversa-  
« tion avec le premier-venu ? Vous êtes trop bonne. Il falloit  
« se borner à apprendre à ce provincial que la Seine coule  
« sous le Pont-Neuf. Si monsieur veut qu'on l'amuse , qu'il  
« choisisse mieux son temps et son monde. On n'est point ici  
« pour s'amuser , et je ne suis pas plaisant. »

« Pardonnez-moi , monsieur , lui ai-je répondu du ton le plus  
« grave et le plus poli ; je vous proteste que vous vous  
« trompez. Je ne me permets jamais de lazzi , et je trouve  
« fort plaisant qu'on métamorphose le théâtre en rivière , pour  
« supposer que les acteurs jouent sous le Pont-Neuf les rôles  
« qu'ils font sur la scène. » Nouveaux rires fous , et , pour le  
« coup , mes deux compagnes y prirent part. — « D'honneur ,  
« ma *paole* d'honneur , répétoit le monsieur en se roulant !  
« le mal-entendu est délicieux , unique , le calembourg im-  
« payable ; et convenez que vous y avez été pris comme moi.  
« On n'a pas plus d'esprit qu'elle pour les mystifications ! »

R. S. V \*\*\*



## VOYAGE AUTOUR DE MON BOUDOIR.

Léonice , après avoir inutilement attendu son amie , venoit de  
déjeuner seule , avec trois douzaines d'huitres , une bouteille de  
Champagne moussaux , et une tasse d'excellent Moka. Etendue  
sur son ottomane , elle prit un livre ; et le hasard voulut que ce  
fût le *voyage autour de ma chambre*.

A peine en eut-elle parcouru quelques pages , qu'elle s'écria :  
Il seroit plaisant que je fisse aussi un *voyage autour de mon bou-  
doir*. Pourquoi pas ? le trajet est facile , la course n'est point  
fatigante ; je n'ai besoin ni de chevaux ni de calèche ; une  
plume , de l'encre et du papier ; rien de plus.

Me voici sur mon sopha. Il a été assez souvent pour moi , un  
siège complaisant ; il n'est plus qu'un meuble commode ; et  
Crébillon l'interrogeroit en vain. Si le plaisir vient encore s'y  
asseoir à mes côtés , c'est l'amitié qui l'amène.

Que fait-là ce tabouret ? Hé ! c'est celui sur lequel l'aimable  
Fleuranges se tenait à genoux devant moi , quand je peletonnois  
un écheveau de soie ou de fil. Qu'il étoit dangereux dans cette  
attitude ! Combien ses regards embarrassoient les miens ! Femmes



qui redoutez les ruses de l'amour, ne prenez jamais pour devoir les bras d'un beau jeune homme. Avançons.

N'est-ce pas là l'image de feu mon mari ? Je lui dois, non un regret, mais un souvenir. J'avois dix-sept ans, quand mes parens troquèrent ma jeunesse contre sa fortune. Trop vieux pour être un époux caressant, il sut au moins n'être pas un surveillant jaloux ; et sa mort en rompant mes nœuds, n'eut pas des fers à briser.

Qu'est-ce donc qui rend cette glace si terne ? Le tain en seroit-il altéré ? Je ne m'y vois plus telle que je suis dans mon portrait qui n'est pourtant pas flâté. Elle me rembrunit, me vieillit... Vite, vite, changeons-la.

Mais conservons bien ce joli vase de porcelaine dont mon cousin, avant de partir pour l'Espagne, orna ma cheminée. Son amour ingénieux m'y a désignée sous l'emblème d'un cep chargé de raisins, avec ce mot galant : *Je plais jusqu'à l'ivresse*.

Dieu ! que son départ m'a coûté de larmes ! Heureusement nos pleurs ne coulent qu'aussi longtemps qu'il ne vient point de consolateur. On se plaint de ce que les absens ont tort avec nous. C'est la faute de la nature qui, pour nous former un caractère, n'a pas consulté la philosophie. Que veut-on que fasse une pauvre femme seule avec sa douleur ? Dans le cœur est notre mémoire ; et comme il ne peut bien sentir que ce qui est présent, il est nécessaire qu'avec lui le passé perde beaucoup. Aussi les traces de la tendresse de mon cousin furent bientôt effacées par des affections nouvelles.

Que de billets passionnés, que de vers amoureux m'ont été adressés ! . . . . . Je m'en occuperai quand je serai arrivée à mon secrétaire, station la plus importante de mon voyage.

Pourrois-je ne pas arrêter un instant mes regards sur ce tableau, où Van-Spaendonk a peint une rose dans sa fraîcheur accompagnée d'un bouton qui ne fait que de naître ? Je venois d'accoucher ; et je me croyois mère d'un fils, parce que je le désirois ; ceux qui m'entouroient en étoient instruits ; et, pour ménager ma sensibilité, ils avoient prolongé mon erreur. Cependant, dès que je fus bien rétablie, je voulus voir l'enfant qu'on avoit tenu éloigné de moi. La nourrice me l'apporte, et le place sur mes genoux ; en même-temps mon mari me présente ce tableau qui tout de suite fit évanouir mon illusion. Malgré cela, j'aime à le voir.

Qui est-ce qui frappe ? — C'est moi, maman. — Pourquoi m'interrompre ? — Le maître de chant vient d'arriver ; et vous voulez que je ne prenne ma leçon qu'en votre présence.

— J'y vais. Voilà ce que c'est qu'une fille de quinze ans. Un garçon seroit au lycée. Mais une demoiselle ! il faut toujours l'avoir avec soi ; et cela porte écrit sur son front notre acte de naissance.

A demain la suite de mon voyage.

\*\*\*



## STANCES.

A MADAME DE \*\*\*.



Vous l'exigez : je vais chanter Julie,  
Je vais tâcher d'esquisser son portrait :  
Qui doit tracer une image accomplie,  
Craint, à coup sûr, d'en omettre un seul trait.

Point ne dirai d'abord qu'elle est jolie ;  
Fleur de beauté ne brille qu'au printemps ;  
Mais la gaité, mais l'aimable folie  
Ne passent pas et plaisent en tout temps.

Grâces, vertus, elle a tout pour séduire ;  
Talens, esprit, elle a tout pour charmer ;  
Ah ! vous surtout qui la voyez sourire,  
Dites-le moi, peut-on ne pas l'aimer ?

Ai-je parlé de sa douce obligeance,  
De sa noblesse exempte de hauteur ?  
Vous ai-je dit qu'à la triste indigence  
Toujours elle offre un métal protecteur ?

Des vains dehors dédaignant l'imposture,  
L'art n'a jamais fait briller ses attraits,  
Et riche assez des dons de la nature,  
Elle s'en pare et ne fait point de frais.

Heureux celui qui, chéri de Julie ;  
Voit s'écouler sa vie à ses genoux...  
Ah ! son bonheur, malgré moi, je l'envie.  
Ai-je grand tort ? Il fait tant de jaloux.

Charles MALO.

Erratum du N<sup>o</sup>. du 31 mai.

Page 238, ligne 24, au lieu de *Madame est très-bonne*, lisez :  
*Madame est trop bonne.*

M. Klostermann fils, libraire de l'Ecole impériale polytechnique,  
rue du Jardinnet, n<sup>o</sup>. 13, vient de donner une seconde édition des



*Enfans. Contes à l'usage de la jeunesse*, par M<sup>me</sup> Pauline Guizot, née Meulan.

Cette nouvelle édition est en deux volumes in-12, comme la première. Chaque volume est orné de cinq gravures. Prix : 8 fr., et port franc, 9 fr.

## M O D E S.

Ce ne sont plus les fleurs étrangères et les fleurs de fantaisie ; mais celles de nos jardins, surtout celles des champs qui dominent. Pour former draperie sur un chapeau de paille blanche, orné de bluets et d'épis verts, quelques modistes prennent un fichu de gaze, dont les raies larges sont vertes et bleues ; un fichu ponceau et bleu, lorsqu'il y a des coquelicots et des bluets ; et un fichu amarante et vert, lorsque c'est un pied de giroflée amarante avec ses feuilles. Les chapeaux de paille d'Italie sont plus souvent ornés de deux ou de trois longues plumes blanches que de fleurs. Au reste, outre les fleurs que nous avons nommées, on porte de gros œillets, des roses, des scabieuses, et de l'impériale, qui quelquefois devient fleur de fantaisie, parce que les fleuristes la teignent en couleurs qui ne sont pas naturelles, en gros rouge, par exemple, et en rose. La blonde sert non-seulement à garnir le bord de quelques chapeaux ; mais ces chapeaux ont un demi fichu de blonde posé en marmotte. Point de paille commune, point de chapeaux à jour, point de plumets de paille. Les boîtes qui contiennent trois bézoards, coûtent six francs. Nous avons dit que M<sup>lle</sup> Juliette, qui vend ce nouveau cosmétique, demuroit rue d'Hanovre, n<sup>o</sup>. 10, au premier. Non-seulement on met des bouillonnés ou grosses coulisses à la tête des garnitures des robes, mais aux manches, au-dessus du poignet, et à la fraise, entre le rang qui monte et le premier de ceux qui descendent. Un ruban de couleur passe dans ces grosses coulisses. Les collets à schall ne se multiplient pas ; et ceux que l'on voit, sont plus souvent des collets de redingotes que des collets de robes. Il y a des souliers très-couverts, qui ont trois bouffettes étagées. Les habits gris ne sont plus aussi communs. On fait maintenant des habits verts, des habits bleux et des habits noirs.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1317.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N<sup>o</sup>. 183, près le boulevard, à côté du café. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*